

Santiago (p.103 et suivantes)

Le collègue (Claude Julien, ndlr) dit :

- Maintenant qu'ils ont expulsé les journalistes américains, on sera les seuls à Santiago.

- Les seuls journalistes français, dis-je, c'est plutôt de la chance

Le collègue, l'homme filiforme et qui pensait droit, ajouta :

- Toi, tu vois ça en sportif, ce n'est tout de même pas une escalade.

Il ne croyait pas si bien dire. Moi je la voulais mon escalade. Je n'étais pas tout de même venu dans l'Orient pour visiter l'archevêque et le général ! Naturellement nous avons les lettres. Mais pourquoi rester l'esclave d'une lettre que l'on porte dans sa poche ?

Des journalistes étrangers à Santiago de Cuba, par les temps qui courent, doivent de préférence passer immédiatement dans la clandestinité. Huit journalistes américains qui se trouvaient à Santiago le jour de la grève générale ont été malmenés par les services de sécurité, avant d'être expulsés. Les hôtels de la ville, eux-mêmes, ont reçu l'ordre de refuser leurs chambres à toute personne ayant une quelconque ressemblance avec un journaliste. Le patron du restaurant, dans lequel nous avons décidé de prendre notre premier repas, s'approche de notre table et nous dit : « Je n'ai pas le droit de servir de journalistes, mais si vous désirez passer dans la cuisine, on pourra peut-être s'arranger. »

Un officier supérieur, une grenade pendue à son ceinturon, veut nous remettre dans le prochain avion de « La Cubana » en partance pour La Havane. Après nous avoir expliqué que nous n'avions rien à voir ici et que la saison des pluies ne se prêtait pas aux excursions touristiques, il ajoute, magnanime : « Croyez-moi, messieurs les Français tout cela ne vaut pas un pet de lapin, vous feriez mieux de retourner chatouiller les filles à Paris! »

C'est alors que nous tirons de nos poches une lettre adressée à un certain Pablo Grosso de la Guardia, chef du Service de l'Information Militaire à Santiago.

Sachant que nous ne pouvions en aucun cas débarquer dans la province de l'Orient avec notre bon sourire, pour seul gage de notre fourberie ou honnêteté, nous avons (une idée géniale du collègue) rendu visite avant de quitter La Havane, au directeur de l'information du palais présidentiel, lequel s'était fait un devoir de

nous recevoir immédiatement, pensant par là nous neutraliser plus aisément.

C'est un petit homme enflé, vêtu d'un pantalon blanc et d'une chemise qui fait songer à la cote de mailles. II a des lunettes à monture dorée qui tranchent sur son teint mat, il n'arrête pas de se fourrer le petit doigt dans le nez, en parlant :

-- Mais bien sûr, messieurs, notre gouvernement comme le vôtre, c'est-à-dire nos deux gouvernements, se trouvent devant un problème absolument analogue. La question que nous nous posons en commun, et vous avez parfaitement raison de souligner ce point, est celle-ci : « Comment mater la rébellion le plus rapidement possible ? »

-- C'est pourquoi nous désirons aller à Santiago interviewer le général Rio Chaviano!

-- Je comprends, dit le directeur de l'information qui est également chef cantonnier dans son village natal, ingénieur des mines dans la petite ville de son épouse et professeur de tir à l'Académie Militaire de La Havane. Je comprends, dit-il, vous désireriez en somme élaborer avec nous un plan d'action commun ?

-- C'est cela même monsieur. Pour mater la rébellion, il est nécessaire de connaître les différentes techniques employées à ces fins dans le monde! Nous autres Français, envoyons des correspondants un peu partout, et chaque rébellion écrasée ou victorieuse, nous en apprend un peu plus : la Hongrie... le Cachemire... le Guatemala... l'Indonésie... le Liban...

-- C'est très intéressant! Ah! j'aime bien les Français, ils ont de la suite dans les idées.

-- Nous désirerions aussi interviewer l'archevêque de Santiago, il doit avoir son opinion sur la question ?

--- Le pauvre homme! C'est un ecclésiastique et pas un guerrier

-- II a peut-être un plan de paix! Cela serait une manière originale de mater la rébellion...

Quelques instants plus tard, nous quittons le palais présidentiel, munis chacun d'un sauf-conduit officiel, tamponné, signé, et d'une lettre de présentation au señor Pablo Grosso, lequel doit nous faciliter ces deux entrevues.

A la vue des sauf-conduits, l'officier supérieur blêmit.

-- Lisez donc ! Et vous verrez que nous avons le droit de séjourner ici.

L'officier supérieur prend les deux sauf-conduits, il les approche de ses yeux, les tourne et retourne, on dirait qu'il ausculte.

-- Ma parole, me dit le collègue, il ne sait pas lire!

-- J'étais justement en train de me le demander.

Il replie les sauf-conduits et les glisse dans sa poche, il se tient voûté comme s'il était gêné Puis il a une idée :

-- Momentico, por favor!

Le voilà qui se redresse et s'avance d'un pas qui se veut martial vers deux factionnaires noirs à mitraillette et qui exécutent des pas de danse sur le terrain d'aviation au son d'un poste de radio portatif que l'un d'eux porte en bandoulière...

Le chef du service de l'information était bête et lâche. L'officier supérieur est illettré.

Pas besoin de séjourner longtemps dans cette ville qui est la capitale de la révolte pour sentir qu'ici l'atmosphère est tout autre qu'à La Havane. La gravité de la population surprend, le silence aussi ! C'est le silence feutré de ceux qui vivent en tapinois dans la clandestinité. A Santiago, la souffrance est unique, elle est, dirait-on, distribuée à égale ration de douleur entre le pauvre et le riche. Pas une seule famille dans cette ville de 200.000 habitants n'aurait, dit-on, échappé à un deuil récent.

Mais en ce coin du monde nivelé par la mort, les vivants, les survivants luttent au jour le jour pour un avenir meilleur. La répression est impitoyable, toute personne suspectée de sympathie avec les rebelles, est aussitôt interrogée par le S.I.M. (Service de l'Information Militaire), torturée et laissée pour morte. L'âge et le sexe indifférent aux bourreaux, qui, comme tous les bourreaux du monde, se rasent tous les matins et sont d'excellents pères de famille. A Santiago, ces tortionnaires ont leur presse, la Libertad, un journal de quatre feuilles où ils publient les photographies de leurs propres assassinats. Ces images qui accusent impitoyablement sont diffusées pour effrayer : « Voici ce qui vous attend. »

« Si vous aimez les femmes, ne vous occupez pas des hommes. » Les photographies montrent des hommes étendus à terre dans le sang. Ils ont le pantalon baissé et le ventre nu... Ce même journal tient une rubrique de correspondants anonymes qui entretient l'esprit mouchard de quelques corbeaux. Les accusations les plus incroyables y sont formulées en ces termes : « Manolo Alfaro, de la fabrique de chaussettes Casimiro, a expédié trente paires de chaussettes longues aux partisans de Castro. Cet homme-là doit

être immédiatement fusillé. » Ou encore : « Francisco Perdomo, cheminot, au cours d'une scène de ménage, a crié à l'adresse de sa femme : « Si tu continues à m'humilier, je monte dans la Sierra. » Un châtiment exemplaire peut seul remettre ce cheminot dans le droit chemin. »

Le directeur du Libertad est le sénateur Masferrer, ami intime de Batista et qui a mis ses propres milices à la disposition du dictateur. Composée exclusivement de repris de justice, la milice civile de Masferrer terrorise la province d'Oriente. Quelque vingt-cinq spécialistes de la castration et qui sont payés à l'unité, seraient arrivés récemment de La Havane où ils étaient en stage dans un camp d'internement ».

Alors qu'il se trouvait un jour dans une automobile conduite par une jeune femme fidéliste, son fiancé combat auprès de Fidel, celle-ci, après avoir longtemps tourné et retourné dans la ville de Santiago, engage sa voiture dans un chemin de terre rouge qui longe le jardin zoologique.

- Voulez-vous voir le tigre, monsieur ?**
- Non, dis-je, les tigres ce n'est pas ce qui manque en France.**
- Oui, mais vos tigres à vous ne se nourrissent pas avec la chair des jeunes gens!**
- Qu'est-ce que vous dites ?**
- Le tigre! C'est leur dernière invention. Les nôtres vont être obligés de l'abattre cette semaine, dit la jeune fille dont je suis le fiancé.**

J'aperçois l'animal : un vieux tigre bien gras et qui se lèche sans arrêt les babines.

- Parfois, nous avons honte d'être cubains, monsieur! Les atrocités que nous commettons n'ont pas de nom. Ça ne leur suffisait pas d'arracher les ongles, de crever les yeux et de châtrer! Nos jeunes gens sont fiers et courageux, savez-vous, ils ne parlent pas sous la torture; nous sommes fiers d'être cubaines lorsque nous pensons à eux. Cette semaine le chef du S.I.M. en a enfermé deux dans la cage de ce tigre que vous voyez là... Deux de nos jeunes gens, monsieur, qui avaient été auparavant effroyablement torturés... Le tigre lui-même n'en a pas voulu, monsieur, ils ont été achevés d'une balle dans la nuque.**

Quelques instants plus tard, nous sommes assis dans le patio d'une maison amie, où le señor Espín a convoqué pour nous les principaux notables de la ville. Il y a là de gros commerçants, des industriels, des universitaires, des prêtres qui sont venus comme

les bourgeois de Calais, la corde au cou, se mettre à notre disposition. Tous ces gens sont admirables d'humilité et de courage; ils vont résister et mourir, mais ils veulent que le « monde libre » apprenne ce qui se passe chez eux :

— Voyez, monsieur, me dit un industriel qui a deux grains de beauté sur la joue, c'est la jeunesse qui nous sauve!

Autrefois le père et le fils ne formaient qu'un. Jusqu'au jour où un homme réfugié dans la montagne et pourtant lui-même bien jeune, nous a enlevé nos fils. Cet homme-là est une sorte de Christ, je vous le dis! Qu'est-ce qu'un père mis à côté d'un Christ ? Rien, monsieur.(...) Un seul homme a suffi, un homme qui n'avait à offrir que de l'idéal et de la pureté! C'était mieux que notre expérience, notre argent, nos situations, nos relations..(...).

D'autres personnes arrivent dans le patio, des femmes qui s'asseyent en rond et qui écoutent parler les hommes de la guerre. Mais les femmes ne restent pas les mains libres, elles tricotent des pull-overs pour les maquisards qui craignent le froid de la Sierra, elles confectionnent des grenades avec des vieilles boîtes de conserve, des cocktails Molotov avec des bouteilles de coca-cola, elles impriment des tracts et elles préparent des colis destinés à nourrir tous les jeunes gens traqués qui se cachent dans les caves de la ville. L'une d'elles, une institutrice (Vilma Espín) qui a une grosse tête enflée sur un corps fin et qui bourre de la dynamite dans une boîte en fer- blanc, me dit :

— Monsieur, vous devez tout savoir pour le répéter (...) Cette femme a le cœur beaucoup plus enflé que le visage, un cœur large et généreux.

— Nous menons le combat contre une dictature, monsieur, une dictature militaire et policière qui tue nos hommes et qui abrutit nos enfants. Je suis institutrice, j'apprends toutes sortes de choses à mes petits élèves, la géographie, l'histoire, la littérature... Tout ce qu'ils lisent dans les livres est faux. Ce que le gouvernement veut, monsieur, c'est abrutir d'abord et donner ensuite la fierté de la race comme Hitler l'a fait. Partout dans les livres et dans les écoles, on répète aux petits élèves que leur pays est le plus grand, le plus riche, le plus fort et le plus beau de toute l'Amérique latine.

Notre pays est beau! Bien sûr que j'aime mon pays!

Chaque jour, nous prenons des contacts avec des envoyés de Fidel Castro, il faut voir dix personnes pour rencontrer la vraie, se cacher pour apprendre la vérité, fuir un peuple pour vraiment le connaître, et chaque jour, nous nous enfonçons un peu plus dans le drame de ces gens qui nous aiment et nous nous laissons aimer

comme des enfants gâtés, notre vie est confortable, nous venons d'un pays libre, d'un pays où la dictature ne pousse pas. En ce qui concerne notre ascension au maquis, la réponse n'est pas ferme. On nous dit qu'il est assez aisé d'y monter, mais extrêmement compliqué d'en redescendre. Le Comité de la Défense Civile, qui nous a mis en contact avec les responsables du mouvement « 26 juillet », nous conseille de patienter...

Une personnalité catholique en profite pour nous emmener chez l'archevêque. De toutes parts on nous vante le courage et la lucidité de cet homme d'Église auquel Castro doit la vie.

On vient de nous téléphoner : « Tenez-vous prêts, vous partez à une heure. »

Bien que préparés depuis longtemps à cette ascension dans la Sierra, nous ne pouvons contenir un certain trouble. Le collègue qui a besoin de s'exprimer, dit :

- Pourvu que tout se passe bien.**
- On a des femmes et des enfants, dis-je.**
- Si on tombe sur une patrouille, c'en est fait de nous.**
- Montons en complet veston et en cravate, de loin, ils verront que nous sommes des étrangers.**
- J'ai peur pour ce que j'ai de plus précieux, dit le collègue qui a déjà été torturé par les Allemands.**

Nous habitons une immense chambre chaude que les courants d'air multiples ne parviennent pas à refroidir. De notre fenêtre, on aperçoit la rue principale de la ville qui descend vers la mer. Le matin vient à peine de se réveiller, mais déjà la ville est en sueur... On frappe à la porte...

- Tiens! dit le collègue.**

Je vais ouvrir... Un officier supérieur, le colt à la main, me bouscule, mais surpris par ma nudité, il s'arrête pile.

- C'est vous les journalistes ?**
- Si, señor.**
- Habillez-vous et suivez-moi! Je vous arrête, messieurs.**

Nous ne disons pas un mot en passant le pantalon et la chemise, mais avant de suivre cet officier que nous reconnaissons pour être le terrible chef du S.I.M., nous lui tendons la lettre que nous avons pour le général.

— C'est inutile de nous arrêter, dis-je, vous voyez bien que nous sommes venus à Santiago pour rencontrer le général Chaviano, pas pour autre chose!

— Justement, je vous y amène, répond le bourreau qui a un certain physique cinématographique.

Il a l'expression douceuse des vieux danseurs espagnols, des yeux noirs mais qui ne brûlent pas, un nez aquilin et des pommettes de lapin.

Deux nègres terrifiants nous collent le canon de leur mitraillette dans le dos pour mieux nous faire descendre les escaliers. Voyant le collègue digne, mais plutôt crispé, je lui souffle : « On est bons pour faire des eunuques. »

La voiture militaire, une Oldsmobile kaki, traverse la ville lentement. A notre vue, des femmes se signent, ce qui, évidemment, n'est pas fait pour nous rassurer. L'officier qui est resté silencieux depuis le départ de l'hôtel, demande :

— Vous connaissez le zoo ? Mais sans attendre notre réponse, il enchaîne. Nous y détenons un tigre extraordinaire! Vous n'en trouverez pas un seul comme celui-là dans toutes les Caraïbes.

Nous sommes paralysés, fort heureusement, la voiture passe devant le zoo sans s'y arrêter. Mais voici que la voiture s'engage sur la route de campagne qui mène à la plage Siboney et cette direction imprévue nous trouble fort. En rassemblant tout mon courage, je parviens à dire :

— Je croyais que nous allions voir le général ?

— Ne perdez pas patience, jeune homme, vous avez toute la vie devant vous.

La formule est plutôt rassurante, mais nous avons comme l'impression qu'ils vont nous abattre quelque part sur le bord de la route.

Le bourreau regarde sa montre et dit :

- Faut faire demi-tour

La voiture racle un peu le talus et fonce dans l'autre direction

La caserne Moncada, où l'on nous amène, est celle-là même que Fidel Castro tenta d'enlever le 26 juillet 1956 (sic), avec deux cents hommes, parmi lesquels se trouvait l'étudiant de Merida.

On nous pousse dans un bureau sans fenêtre, mais les innombrables devises accrochées ou inscrites sur les murs nous

éclaircit de leurs brillantes lumières. Nous resterons trois heures devant elles à méditer leur enseignement : « Le militaire meurt pour sa vérité qui n'est jamais celle des autres. » « Militaire! ta voie est tracée : celle du sang, de l'honneur et des femmes. » « L'ennemi, c'est tout ce qui ne pense pas comme nous. » « Mieux vaut mourir jeune que de vieillir en parasite. » « La mort n'est que la prolongation de la vie. » « Vivre ou mourir. » « Le cœur du soldat doit briller comme ses bottes. »

Trois heures à attendre des éclaircissements sur son compte, cela fait beaucoup à souffrir. De temps à autre, des soldats et des inspecteurs en civil traversent le bureau d'un air nonchalant. Nous remarquons et avec quelle frayeur, que ces inspecteurs n'ont de regard que pour nos braguettes. Le nègre de faction devant la porte du bureau ne manque pas une occasion de nous faire des signes obscènes... Mais voici qu'un garçon de blanchisserie traverse la pièce en tenant à bout de bras un cintre sur lequel repose, comme une idole, une chemise kaki de général, avec trois étoiles d'or sur la patte des épaulettes.

Quelques instants après, une grosse brute qui doit peser dans les cent cinquante kilos et dont le ventre déborde largement son ceinturon, nous interpelle :

— Eh là, vous autres! Debout, le général vous attend!

Ce maître tortionnaire dont j'ai oublié le nom, (il y en a tant à Cuba) a des galons de colonel. L'année prochaine il sera général, à moins que Castro ne réussisse à s'imposer, auquel cas il sera fusillé...

Le général est jeune, trente-cinq ans, yeux enfoncés, le nez droit, une petite moustache sur des lèvres bien dessinées. Il a l'air moins voyou que les autres, mais aimant prendre des expressions féroces, il ferait un excellent dompteur au cirque Fanny.

Excusez-moi de vous avoir fait attendre, j'attendais moi-même mon blanchisseur. Je me demande dans quelle mesure ce crétin-là ne pratique pas le double jeu. (Il se tourne vers le colonel.) Qu'en penses-tu, toi, Ricardo ?

— Lorsque l'on n'est pas sûr de quelqu'un, mieux vaut le supprimer! Cela simplifie la vie qui est assez compliquée comme ça, dit le colonel en frottant son mouchoir contre la crosse en argent de son pistolet.

— J'attendais votre visite depuis fort longtemps, reprend le général, mais vous ne me sembliez pas pressés d'arriver jusqu'à moi. Le chef du S.I.M. qui a eu le plaisir d'aller vous chercher m'a dit combien votre compagnie était agréable. (Il plante ses yeux

dans les miens.) Est-ce qu'ils sont tous aussi rouges que vous, en France ?

Il tripote sa cravate.

Le bourreau suggère :

- Général, vous devriez sonner pour le whisky...**
- C'est cela, répond le général, buvons et parlons!**

Il agite une clochette de maîtresse de maison.

— J'aimerais vous faire remarquer, dit le général, que je vous ai arrêtés pour vous empêcher de faire une sottise... Je suis prévoyant avec les imprudents.

— De quelle sottise voulez-vous parler ? demande le collègue qui reprend un peu de sa couleur.

— Le SIM c'est un peu comme votre deuxième bureau, explique le bourreau, j'aurais pu me saisir de vous dès votre arrivée et vous remettre sur le droit chemin, mais le général, amoureux de la liberté, m'a dit : « Carlos, laisse en paix ces journalistes français qui sont venus étudier chez nous le meilleur moyen de mater la rébellion. »

— C'est moi qui devrais aller étudier chez vous, dit le général, je viens d'apprendre que votre armée a supprimé 104 000 rebelles en trois ans!

— On ne peut malheureusement pas en dire autant de nous autres, ajoute Carlos. Comme vous avez pu le remarquer, notre œuvre de pacification est purement morale. Nous ne tirons qu'en cas de légitime défense.

— Et les photographies qui s'étaient en première page de Libertad ? s'écrie le collègue qui s'est oublié.

— Oh! Ceux-là, ce sont des terroristes! Des hommes qui n'ont ni Dieu ni père.

— En somme, vous êtes plutôt satisfait de la situation, continue le collègue d'une voix qu'il contient à peine.

— Très satisfait. Nous vivons en ce moment le dernier quart d'heure des rebelles. Ils se rendent par centaines. Tenez, voulez-vous voir des photographies de leurs redditions ?

Il agite à nouveau sa clochette de maîtresse de maison et un jeune sous-lieutenant qui a l'air d'avoir du rimmel sur les cils, arrive et se met au garde-à-vous.

— Rubensito (mon petit Ruben), dit le général d'une voix suave qui caresse l'atmosphère, apporte-nous la documentation...

La documentation arrive en même temps que le whisky et le photographe officiel. Le général, tout petit quand il est debout, lève son verre et nous invite à se joindre à lui. Nous hésitons, mais le voilà qui crie déjà :

— A Cuba libre! A la France!

Comme ce toast peut se boire dans les deux sens, nous levons nos verres avec lui et le flash qui claque nous colle pour l'éternité dans les archives d'une armée de tortionnaires.

— Vous devriez faire une photo près du drapeau, suggère le colonel de cent cinquante kilos.

— Messieurs, dit aussitôt le général, au drapeau!

Comme nous ne bougeons pas, il répète cette phrase sur le ton d'une mère qui engueule son gosse :—Allez! plus vite que ça! Au drapeau!

Nous échangeons un long regard. Les yeux du collègue sont clairs et fixes, on dirait des yeux d'aviateur qui vient de lancer son avion en piqué. Je sais bien que nous pensons la même chose... Nous nous levons comme un seul homme, le flash claque et nous sommes à tout jamais prisonniers du drapeau cubain... Après la pose, c'est le téléphone qui sonne. Le général attrape l'appareil et commence à parler sans interruption pendant dix minutes. D'après ce que je comprends, il s'agit du ministre de la Guerre qui téléphone de La Havane pour s'informer de la situation militaire. Ce coup de téléphone, et cela crève les oreilles, est un faux : « Bien sûr, que tout est calme! crie le général dans l'appareil, ils se rendent, environ trois cents par jour, bien sûr qu'il est foutu, la population l'abandonne, les paysans se rallient, nos soldats... admirables de discipline... Très bien, monsieur le Ministre... Je vous attends la semaine prochaine pour la tournée d'inspection, monsieur le Ministre...

Pendant ce temps d'hypocrisie, nous regardons les photographies montrant les fidélistes en file indienne, les mains croisées sur la nuque.

— J'ai déjà vu ces photographies quelque part, me dit tout bas le collègue (il cherche, il pense, et d'un seul coup, il trouve) ; Ça y est, j'y suis, ces photos ont été prises au Guatemala, ce sont les hommes d'Arbenz que Castillo Armas vient de faire prisonniers...

— C'était le ministre de la Guerre, annonce le général en raccrochant.

Puis, d'une petite voix de caporal :

— **Comme c'est dommage que vous ne restiez pas davantage parmi nous! Je vous aurais présenté des femmes. Vous aimez les femmes ?**

— **Nous ne partons pas encore, dit le collègue, nous voulons rester quelques jours de plus à Santiago...**

— **J'ai bien peur que ce désir ne soit pas réalisable, coupe le général, d'une voix de général.**

Le bourreau du S.I.M. qui s'était déjà servi une bonne demi-douzaine de whiskies (ce qui explique son silence) tonne soudain :

— **C'est ça, mon vieux, l'affaire a assez traîné, casse-leur le morceau!**

Surpris par cette attaque soudaine, je ressens une forte douleur dans le bas-ventre et j'ai l'impression que je perds quelque chose.

— **Nous savons que vous devez partir à une heure pour la Sierra et c'est pour cela que vous êtes ici. Bien sûr que vous êtes libres! A Cuba, tout le monde est libre! (Il se reprend en sirotant un peu de whisky.) Notre devoir, enfin notre rôle à nous autres, c'est de prévenir l'irréversible.**

— **Nous avons un proverbe qui dit : « Mieux vaut prévenir que guérir », ajoute le colonel de cent cinquante kilos.**

— **En tant que général commandant la province de l'Orient, moi, Rio Chaviano, je vous dis (il s'est levé et d'une main ferme attrape la hampe du drapeau militaire contre lequel il s'adosse) je vous dis ceci : Vous êtes libres! Montez donc dans la Sierra!**

Nous sommes stupéfaits, mais au moment où un sourire très incertain commence à se dessiner sur nos lèvres, il hurle :

— **Mais, bon Dieu, vous ne comprenez donc pas que ce bandit de Castro cherche par tous les moyens à créer des incidents diplomatiques. Savez-vous ce qu'il fera, ce sans-loi ? Il vous tuera, messieurs! Il vous assassinera au pied de la Sierra et il clamera avec les siens : « Voyez ces pauvres journalistes français que le général Chaviano a poignardés dans le dos. »**

Il ne nous faut pas longtemps pour comprendre le vrai sens de ces paroles qui en fait, signifient : « Si vous montez dans la Sierra, je vous fais tuer et je hurle au monde entier, voyez ce sans-loi de Castro qui assassine deux honnêtes journalistes français! »

— Comme c'est dommage que vous ne restiez pas davantage parmi nous, dit le colonel de cent cinquante kilos, nous vous aurions présenté des femmes très fines et légères...

Le bourreau du S.I.M. m'accompagne lui-même à l'aérodrome et me fait jeter par ses gardes du corps dans un avion haïtien en partance pour Haïti. Le collègue, lui, par je ne sais quel coup du sort, est embarqué pour La Havane d'où il gagnera Porto-Rico.

« Adiós Castro! Adios pero viva! Viva Castro! »//(mp)